

à gauche loge une petite demoiselle. D'habitude elle se cache derrière une jalousie couvrant le carreau où elle est assise. La jalousie est d'une étoffe très mince, et celui qui connaît la jeune fille, ou qui l'a vue souvent, s'il a de bons yeux, pourra aisément reconnaître tous ses traits, tandis que pour celui qui ne la connaît pas et qui n'a pas de bons yeux, elle n'est qu'une silhouette sombre. Je suis plutôt dans ce cas, au contraire d'un jeune officier qui tous les jours, à midi précis, fait son apparition dans ces parages et regarde ladite jalousie. C'est elle, au fond, qui d'abord a attiré mon attention sur cette belle communication télégraphique. Les autres fenêtres n'ont pas de jalousies, et celle qui, toute solitaire, ne cache qu'un seul carreau, indique généralement que quelqu'un se trouve derrière elle. Un matin j'étais à la fenêtre du pâtissier d'en face. Il était juste midi. Sans faire attention aux passants dans la rue, je fixais mes yeux sur cette jalousie-là, quand subitement, derrière elle, la sombre figure commença à bouger. Une tête de femme apparut de profil à la vitre d'à côté, en se tournant bizarrement dans le sens de la jalousie. Après quoi la propriétaire salua très amicalement d'un petit mouvement de cette tête et se cacha à nouveau derrière la jalousie. J'en conclus notamment que la personne qu'elle saluait était un homme, car son geste était trop passionné pour être dû à la vue d'une amie; mais j'en conclus aussi que l'objet du salut devait généralement venir du côté opposé. Elle s'était donc placée comme il fallait pour pouvoir le voir longtemps à l'avance et même le saluer cachée par la jalousie. — Parfaitement ! à midi juste le héros de cette petite scène d'amour arrive, — notre cher lieutenant. Je me trouve chez le pâtissier au rez-de-chaussée de la maison où la jeune fille loge au premier étage. Le lieutenant l'a déjà aperçue. Attention ! mon cher ami, ce n'est pas si commode que cela de faire un beau salut à un premier étage. Il n'est d'ailleurs pas mal, assez grand, élancé, une belle figure, avec un nez aquilin, des cheveux noirs et un tricorne seyant. Mais maintenant il est dans l'embarras, les jambes commencent peu à peu à flageoler, elles deviennent trop longues. Pour les yeux l'effet est comparable au sentiment qu'un mal de dents vous donne: que celles-ci poussent dans la bouche. A concentrer tout son pouvoir dans le regard et le diriger vers un premier étage, on risque d'ôter trop de force aux jambes. Pardonnez-moi, Monsieur le lieutenant, si j'arrête ce regard dans son vol vers le ciel. Mais oui, c'est une impertinence. Prétendre que c'est un regard qui en dit long serait faux, il ne compte plutôt pas, bien qu'étant plein de promesses. Mais toutes ces promesses lui montent apparemment trop à la tête; il chancelle, ou, pour parler comme le poète à l'égard d'Agnète (286), il titube, il tombe. Il ne le mérite pas. C'est bien fâcheux, car lorsque en galant homme on veut émuouvoir les dames, il ne faut jamais tomber. Il faut faire attention à ces choses-là si on veut être homme du monde, mais elles sont indifférentes si on se présente simplement comme figure intellectuelle; car on s'enfonce alors en soi-même, on s'effondre, et si on tombait réellement personne ne s'en étonnerait. — Qu'est-ce que ma petite demoiselle a bien pu penser de cet incident? Il est malheureux que je ne puisse pas être des

deux côtés à la fois de ces Dardanelles. Je pourrais bien poster une de mes connaissances de l'autre côté, mais je préfère toujours faire mes observations moi-même, et, d'ailleurs, on ne peut jamais savoir ce qui peut résulter pour moi-même de cette affaire, et dans ce cas il n'est jamais bon d'avoir un confident, car on perd alors du temps à lui arracher ce qu'il sait et à le déconcerter. — Mon bon lieutenant commence réellement à m'ennuyer. Jour après jour il défile là en grand uniforme. Quelle terrible constance ! Est-ce digne d'un soldat ? Mon cher Monsieur, ne portez-vous pas d'arme blanche ? N'est-ce pas votre devoir de prendre la maison à l'assaut et la jeune fille de force ? Ah, si vous étiez un simple bachelier, un licencié ou un vicaire vivant d'espérance (287), ce serait autre chose. Mais je vous pardonne, car plus je regarde la jeune fille, plus elle me plaît. Elle est belle, ses yeux bruns sont pleins d'espièglerie. En attendant votre arrivée sa mine devient rayonnante d'une beauté supérieure qui lui sied au delà de toute expression. J'en conclus qu'elle doit avoir beaucoup d'imagination, et l'imagination est le fard naturel du beau sexe.

Ma Cordélia !

*Qu'est-ce que le désir? La langue et les poètes font rimer désir et prison (288). Quelle absurdité! Comme si celui qui est en prison pouvait brûler de désir! Si j'étais libre, combien ne le ferais-je pas! Et, d'autre part, je suis bien libre, libre comme l'oiseau et, croyez-moi, je brûle de désir, — je le fais en me rendant chez toi et en te quittant, et, même étant assis à ton côté, je brûle du désir de toi. Mais peut-on donc désirer ce qu'on possède? Oui, si on pense qu'à l'instant d'après peut-être on ne le possédera plus. Mon désir est une impatience éternelle. Si j'avais vécu toutes les éternités et gagné la conviction qu'à tout instant tu m'appartiens, c'est alors seulement que je te rejoindrais et vivrais toutes les éternités avec toi; — certes je n'aurais pas assez de patience pour être séparé de toi un seul instant sans brûler de désir, mais j'aurais assez de confiance pour rester calme à côté de toi.*

Ton JOHANNES.

Ma Cordélia !

*A la porte attend un petit cabriolet qui pour moi est plus grand que le monde entier puisqu'il y a place pour deux; il est attelé d'une paire de chevaux sauvages et indociles, impatients comme mes passions, hardis comme mes pensées. Si tu le veux, je t'enlève, ma Cordélia! Un mot de toi sera pour moi l'ordre qui lâchera les guides et l'envie de la fuite. Je t'enlève-*